

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 5

Artikel: Tsi lo fratai
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197388>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

rent de père en fils le glaive de la loi, de 1688 à 1847.

Au temps des Samson, les bois de justice furent remisés à la Conciergerie et les personnes qui visitaient la prison demandaient parfois à les voir fonctionner. On allait alors chercher le Samson du moment qui, pour l'agrément des visiteurs, mettait l'horrible machine en mouvement. On guillotinait des bottes de foin. C'est Victor Hugo qui a raconté la chose.

Mais un jour, parmi les visiteurs, se trouva une Anglaise, qui voulut connaître dans ses moindres détails le fonctionnement de la guillotine.

— Monsieur Samson, dit-elle, comment fait-on quand l'homme est sur l'échafaud ?

Le bourreau lui expliqua cette chose horrible et lui dit :

Nous appelons cela *enfourner*.

— Eh bien, monsieur Samson, dit l'Anglaise, je désire beaucoup connaître cela par moi-même.

Le bourreau eut beau se récrier, il dut consentir à satisfaire cet étrange caprice. Il fit donc asseoir l'Anglaise, lui lia les jambes d'une ficelle, les bras d'une corde derrière le dos, l'attacha à la bascule et l'y « boucla » avec une ceinture de cuir. Mais il voulut s'en tenir là.

— Non, non, il y a encore quelque chose ! fit l'Anglaise.

Samson alors coucha la bascule, plaça la tête de la « patiente » volontaire dans l'horrible lunette et referma sur elle le capuchon de celle-ci. Ce n'est qu'à ce moment qu'elle se déclara satisfaite.

— J'ai vu le moment, s'écriait peu après le bourreau, où cette endiablée allait me dire : « Maintenant, laissez tomber le couteau ! »

Il nous tombe par hasard sous la main un journal qui paraissait à Lausanne en 1836, sous le titre : *Bibliothèque populaire*. Nous y trouvons une relation du passage de la Bérésina, dont les détails nous ont vivement frappé. Nous ne connaissons pas l'auteur de ces pages, mais elles nous décrivent ce grand désastre de l'armée de Napoléon I^e d'une manière si saisissante qu'elles intéresseront sans doute nos lecteurs.

Passage de la Bérésina.

(26 novembre 1812).

Arrivés à un gué que le hasard avait fait découvrir en face de Studzianska, Napoléon et la grande armée se préparent à passer la Bérésina ; pendant que les Français s'efforçaient d'attirer ailleurs l'attention de l'ennemi, on disposait secrètement des moyens de passage.

Ce ne fut que le 25 novembre, à cinq heures du soir, qu'Eblé arriva, suivi seulement de deux forges de campagne, de deux voitures de charbon, de six caissons d'outils et de clous, et de quelques compagnies de pontonniers. A Smolensk, il avait fait prendre à chaque ouvrier un outil et quelques clameaux.

Mais les chevalets qu'on construisait depuis la veille, avec les poutres des cabanes polonaises, se trouvèrent trop faibles. Il fallut tout recommencer. Il était désormais impossible d'achever le pont pendant la nuit ; on ne pouvait l'établir que le lendemain 26, pendant le jour, et sous le feu de l'ennemi ; mais il n'y avait plus à hésiter.

Trompés d'abord par les manœuvres des lieutenants de Napoléon, les diverses divisions de l'armée russe s'étaient éloignées ; mais les Russes, enfin éclairés par le rapport de quelques prisonniers, et par diverses circonstances, devinrent enfin les projets de l'empereur.

Dès lors, les trois armées russes, du nord, de l'est et du midi, se sentirent réunies ; leurs chefs communiquèrent entre eux. Wittgenstein et Tchitchakof étaient jaloux l'un de l'autre ; mais ils nous détestaient encore plus ; la haine fut leur lien et non l'amitié. Ces généraux se trouvèrent donc prêts

à attaquer à la fois les ponts de Studzianska, par les deux rives du fleuve.

C'était le 28 novembre. La grande armée avait eu deux jours et deux nuits pour s'écouler ; il devait être trop tard pour les Russes. Mais le désordre régnait chez les Français, et les matériaux avaient manqué aux deux ponts. Deux fois, dans la nuit du 26 au 27, celui des voitures s'était rompu, et le passage en avait été retardé de sept heures : il se brisa une troisième fois, le 27, vers quatre heures du soir. D'un autre côté, les traîneurs dispersés dans les bois et dans les villages environnants n'avaient pas profité de la première nuit, et le 27, quand le jour avait réparé, tous s'étaient présentés à la fois pour passer les ponts.

Ce fut surtout quand la garde, sur laquelle ils se réglaien, s'ébranla. Son départ fut comme un signal : ils accoururent de toutes parts ; ils s'amonceillèrent sur la rive. On vit en un instant une masse profonde, large et confuse, d'hommes, de chevaux et de chariots, assiéger l'étroite entrée des ponts qu'elle débordait. Les premiers, poussés par ceux qui les suivaient, repoussés par les gardes et par les pontonniers, ou arrêtés par le fleuve, étaient écrasés, foulés aux pieds, ou précipités dans les glaces que chariait la Bérésina. Il s'élevait de cette immense et horrible cohue, tantôt un bourdonnement sourd, tantôt une grande claméur mêlée de gémissements et d'affreuses imprécations.

Les efforts de Napoléon et de ses premiers lieutenants pour sauver ces hommes éperdus, en rétablissant l'ordre parmi eux, furent longtemps inutiles. Le désordre avait été si grand que, vers deux heures, quand l'empereur s'était présenté à son tour, il avait fallu employer la force pour lui ouvrir un passage. Un corps de grenadiers de la garde, et Latour-Maubourg, renoncèrent par pitié à se faire jour au travers de ces misérables.

Le hameau de Zaniwki, situé au milieu des bois, et à une lieue de Studzianska, reçut le quartier impérial. Eblé venait alors de faire le dénombrement des bagages, dont la rive était couverte. Il prévint l'empereur que six jours ne suffiraient pas pour que tant de voitures pussent s'écouler. Ney était présent, il s'écria « qu'il les fallait brûler sur-le-champ. » Mais Berthier, poussé par le mauvais génie qui habite les cours, s'y opposa. L'empereur se plût à le croire par entraînement pour l'avis qui le flattait le plus, et par ménagement pour tant d'hommes dont il se reprochait le malheur, et dont ces voitures renfermaient les vivres et la fortune.

Dans la nuit du 27 au 28, le désordre cessa par un désordre contraire. Les ponts furent abandonnés, le village de Studzianska attira tous ces traîneurs ; en un instant il fut dépecé, il disparut, et fut converti en une infinité de bivouacs. Le froid et la faim y fixèrent tous ces malheureux. Il fut impossible de les en arracher. Toute cette nuit fut encore perdue pour leur passage.

Cependant Victor, avec six mille hommes, les défendait contre Wittgenstein. Mais, dès les premières heures du 28, quand ils virent ce maréchal se préparer à un combat, lorsqu'ils entendirent le canon de Wittgenstein tonner sur leur tête, et celui de Tchitchakof gronder en même temps sur l'autre rive, alors ils se levèrent tous à la fois, ils descendirent, ils se précipitèrent en tumulte, et revinrent assiéger les ponts.

Leur terreur était fondée : le dernier jour de beau-coup de ces malheureux était venu. Wittgenstein et Platoff, avec quarante mille Russes de l'armée du nord et de l'est, attaquaient les hauteurs de la rive gauche, que Victor, réduit à six mille hommes, défendait. En même temps, sur la rive droite, Tchitchakof, avec ses vingt-sept mille Russes de l'armée du midi, débouchait de Stochowa, contre Oudinot, Ney et Dombrowski. Ceux-ci comptaient à peine dans leurs rangs huit mille hommes que soutenaient la vieille et la jeune garde, alors composée de deux mille huit cents baïonnettes et de neuf cents sabres.

Les deux armées russes prétendaient se saisir à la fois des deux issues des ponts, et de tout ce qui n'aurait pas pu se jeter au-delà des marais de Zembin. Plus de soixante mille hommes, bien vêtus, bien nourris et complètement armés, en assaillaient dix-huit mille à demi nus, mal armés, mourant de faim, séparés par une rivière, environnés de marais, enfin embarrassés par plus de cinquante mille traîneurs, malades ou blessés, et par une énorme masse de bagages. Depuis deux jours, le froid et la misère étaient tels que la vieille garde avait perdu

le tiers de ses combattants, et la jeune garde la moitié.

Ce fait et le malheur de la division Pastourneaux expliquent l'effrayante réduction du corps de Victor, et cependant ce marchal contint Wittgenstein pendant toute cette journée du 28. Pour Tchitchakof, il fut battu. Le maréchal Ney, et ses huit mille François, Suisses et Polonais suffirent contre vingt-sept mille Russes.

L'attaque de l'amiral fut lente et molle. Son canon balaya la route, mais il n'osa point suivre ses boulets, et pénétrer par la trouée qu'ils firent dans nos rangs. Pourtant, devant sa droite, la légion de la Vistule plia sous l'effort d'une forte colonne. Oudinot, Dombrowski et Albert furent alors blessés ; on devint inquiet. Mais Ney accourut ; il lança tout au travers des bois et sur le flanc de cette colonne russe Doumerc et sa cavalerie, qui la défoncèrent, lui prirent deux mille hommes, sabrèrent le reste, et décidèrent par cette charge vigoureuse du combat qui traîna indécis.

Tchitchakof, vaincu par Ney, fut repoussé dans Stachowa. La plupart des généraux du deuxième corps furent atteints ; car, moins ils avaient de troupes, plus il fallait qu'ils payassent de leur personne. On vit beaucoup d'officiers prendre les fusils et la place de leurs soldats blessés.

Parmi les pertes de ce jour, celle du jeune Noailles, aide-de-camp du général Berthier, fut remarquée. Une balle le tua raide. C'était un de ces officiers de mérite, mais trop ardents, qui se produisent, et qu'on croit avoir assez récompensés en les employant.

Pendant ce combat, Napoléon, à la tête de sa garde, resta en réserve à Brilowa, couvrant l'issue des ponts, entre les deux batailles, mais plus près de celle de Victor. Ce maréchal, attaqué dans une position très périlleuse, et par une force quadruple de la sienne, perdait peu de terrain. Son corps d'armée, mutilé par la prise de la division Pastourneaux, avait sa droite appuyée au fleuve. Une batterie de l'empereur, placée sur l'autre rive, la soutenait. Un ravin protégeait son front, la gauche était en l'air, sans appui et comme perdue dans la plaine haute de Studzianska.

La première attaque de Wittgenstein ne se fit qu'à dix heures du matin, le 28, en travers de la route de Borizof et le long de la Bérésina, qu'il s'efforçait de remonter jusqu'au passage ; mais l'aile droite française l'arrêta et le contint longtemps hors de portée des ponts. Alors Wittgenstein, se déployant, étendit le combat sur tout le front de Victor, mais sans succès. Une de ses colonnes d'attaque voulut traverser le ravin : elle fut assaillie et détruite.

Enfin, vers le milieu du jour, le Russe s'aperçut de sa supériorité, il déborda l'aile gauche française. Tout alors eut été perdu sans un effort de Fournier et le dévouement de Latour-Maubourg. Ce général passait les ponts avec sa cavalerie. Il aperçut le danger, revint aussitôt sur ses pas, et l'ennemi fut encore arrêté par une charge sanglante. La nuit vint avant que les quarante mille Russes de Wittgenstein eussent pu entamer les six mille hommes du duc de Bellune. Ce maréchal resta maître des hauteurs de Studzianska, préservant encore les ponts des baïonnettes russes, mais ne pouvant les cacher à l'artillerie de leur aile gauche.

Pendant toute cette journée, la position du neuvième corps fut d'autant plus critique, qu'un pont frêle et étroit était sa seule retraite ; encore les bagages et les traîneurs obstruaient-ils les avenues. A mesure que le combat s'était échauffé, la terreur de ces misérables avait augmenté leur désordre. D'abord les premiers bruits d'un engagement sérieux causèrent leur épouvante, puis la vue des blessés qui en revenaient, et enfin les batteries de la gauche des Russes, dont les boulets vinrent frapper leur masse confuse.

Déjà tous s'étaient précipités les uns sur les autres, et cette multitude immense, entassée sur la rive, pêle-mêle avec les chevaux et les chariots, y formait un épouvantable embûche. Ce fut vers le milieu du jour que les premiers boulets enemis tombèrent au milieu de ce chaos. Ils furent le signal d'un désespoir universel.

(La fin samedi.)

Tsi lo fratai.

Quand on va, la demeindze matin, tsi Frizollet, lo fratai, po sè férè raclià lè pai, se la nion

su la chaula, va bin, on a vito fait; mā, se ia cauquon, faut dzoire que 'na vouarba et on va se chètā su cilião bancs ào fin fond dè la boutequa, ein atteindeint què noutron tor arrevé.

Mā, se dāi iadzo faut pacheintà cauquies menutes, nion ne lè regrettè, kā Frizolet n'est pas rein qu'on tot fin po maniyon rajao et po vo copa la tignasse, mā l'est onco tot bon po ein deré. Et cilião que dussont dzoire font dāi recaufés de la metsance, kā l'ein débliotti dāi tots sorcières, tandi que razè sè pratiqués.

On dzo que su zu tsi Frizolet, po mè férè razà, iavài on moué dè dzeins et yè dū pacheintà en bocon, coumeint dè coutema, et l'ein a de 'na tota fortà ào vilho Bredon, lo conseiller dè perrotse qu'etai su la chaula.

— Dis vai, Frizolet, se l'ai fe lo conseiller, té que t'é dāo meti, porria-tou mè derè porquiet ma barba et ma moustache sont dza tot bliliants et mè cheveux onco bio nai, coumeint quand y'etè dzoovenyo?

— Cein vint, l'ai repond Frizolet, dè cein que vo z'ai mé travailli avoué lo mor qu'avoué votra cervalla!

Les façades à Paris. — Il existe, à Paris, un règlement de voirie d'après lequel les façades des maisons de la grande capitale doivent être mises tous les dix ans en état de propreté, à raison de deux arrondissements par an. Cette année, cette opération aura lieu dans le XIII^e et le XVIII^e arrondissement. Cette mesure s'appliquera aussi aux rues des IX^e, X^e et XIX^e arrondissements, limitations du XVIII^e.

Les ramoneurs en Suisse. — En Suisse, nous raconte une revue étrangère, le métier de ramoneur est une fonction officielle. Ces humbles mais utiles fonctionnaires reçoivent un salaire fixe de la municipalité qui les emploie, et après vingt-cinq ou trente années de services — sur les toits — ils ont droit à une petite retraite, et dans les cérémonies publiques ; ils figurent à leur rang, en uniforme, après le cantonnier communal.

Détail amusant : l'uniforme des ramoneurs suisses comporte un chapeau haut de soie, assez grand et cylindrique, ressemblant à un véritable tuyau de cheminée, — ce qui, on en conviendra, est un couvre-chef tout à fait symbolique.

C'est très curieux, cela; nous habitons notre pays et nous ignorons ce qui s'y passe. C'est une revue étrangère qui nous l'apprend !

Loterie. — Un célibataire américain a eu l'idée bizarre de se mettre en loterie pour trouver une femme. Il s'annonçait comme étant âgé de vingt-cinq ans, blond, de santé robuste et de tournure distinguée. 2000 dollars de rente seulement. Les billets se vendirent comme du pain, faisaient prime, et en quelques jours toutes les jeunes et même les vieilles miss en achètent. Par malheur, ce fut un des vieux numéros qui gagna : cinquante-trois ans ! La gagnante hésita cependant et repassa son billet à une jeune amie. Mais la jeune fille dut faire un voyage de près de quatre mille kilomètres pour réclamer son mari. Et lorsqu'elle arriva au terme de ses fatigues, quelle ne fut pas sa stupeur de se trouver nez à nez avec... son frère, dont elle était sans nouvelles depuis longtemps.

Rimer comme hallebarde et miséricorde, signifie ne pas rimer du tout, et voici l'origine de cette locution.

La hallebarde fut introduite en France par les Suisses au XV^e siècle, et vers la fin du XVIII^e c'était encore l'arme des Suisses préposés à la garde des résidences royales.

Un marchand de Paris eut le chagrin de voir mourir le Suisse de St-Eustache avec lequel il était lié d'amitié. Il voulut composer pour son ami une belle épitaphe, mais comme il n'avait aucune notion de l'art poétique, il s'adressa à une personne qui lui dit qu'il était absolument nécessaire, pour la rime, que les trois dernières lettres du second vers fussent les mêmes que les trois dernières lettres du vers précédent. Le bonhomme retint cette leçon, et, après beaucoup de travail, accoucha du quatrain suivant :

Ci-gît mon ami Mardoche;
Il voulut être enterré à St-Eustache,
Il porta trente-deux ans sa hallebarde;
Dieu lui fasse miséricorde.

Boutades.

Un de nos jeunes avocats, qui a toujours le mot pour rire, dinait dimanche dernier chez un pasteur de campagne en compagnie de quelques anciens camarades d'études. Comme il faisait une chaleur excessive, notre avocat s'endormit après le dessert. Le pasteur, qui devait faire son sermon à deux heures de l'après-midi, le secoua par le bras et lui dit : « Allons, mon cher, viens-tu avec nous à l'église. »

— Allez seulement, répond l'autre, je veux assez dormir sans cela.

Un de nos instituteurs nous raconte ce trait amusant :

Parlant à ses élèves de la formation du féminin dans les substantifs, il demanda à l'un d'eux, qui — il faut le dire — est originaire de la Suisse allemande, comment il formerait le féminin du substantif *jumeau*.

L'élève réfléchit un instant et répond avec assurance : « Un jumeau... une jument. »

Une femme de Lausanne envoyant quelques vêtements à son fils, récemment parti pour Paris, se présente à la poste avec son paquet. L'employé lui faisant faire la déclaration d'usage, lui demanda si les vêtements contenus dans le paquet étaient des vêtements neufs. Sur sa réponse négative, l'employé lui dit de mettre dans sa déclaration : *Vêtements usagés*, afin de ne pas payer les droits d'entrée pour la confection.

— Qu'est-ce qu'ils entendent à la poste avec ce mot *usage* ? fit-elle à sa voisine en rentrant.

— Eh bien, cela veut dire que les vêtements ont déjà servi, et que le port en doit être beaucoup moins élevé.

— C'est bon à savoir, pensa la bonne femme, qui, expédiant quelques jours plus tard, à la même adresse, quatre saucissons du pays, inscrivit sur le paquet : *Saucissons ayant déjà servi*.

Un Anglais dinait dernièrement à l'hôtel du Grand-Pont.

— Garçon, dit-il, donnez-moi des pommes de terre frites.

Un instant après, le garçon lui présente gracieusement le plat.

— Aoh ! j'avais demandé à vous des pommes de terre frites.

— Eh bien ! voilà, monsieur.

— Non, non, ce sont des pommes de terre sautées.

— Pardon, monsieur, ce sont des pommes de terre frites.

— Aoh ! expliquez-moi la différence entre les pommes de terre frites et les pommes de terre sautées.

— Monsieur, dit le garçon impatienté, les pommes de terre sautées sont rondes et les pommes de terre frites sont carrées.

L'Anglais, peu satisfait de la réponse, tourna le dos et attaqua un autre plat.

La veille de l'an, devant la vitrine d'un bijoutier.

Lui. — Voyez donc, chère amie, ces magnifiques pendents, dans le fond, à gauche !...

Elle. — Des pendents... je suis tout oreilles !

Un affreux voyou paraît en police correctionnelle pour la sixième fois. Jamais le président n'a rien pu en tirer; aussi se propose-t-il, cette fois, de vivement l'impressionner. Il fait donc entrer et asseoir le copain, puis le laisse longtemps seul. Au bout d'une heure, le président arrive en faisant résonner le parquet du bruit de ses talons et de sa canne. Enfin, il se place bien en face de l'inculpé, le dévisage d'un regard sévère; puis, le montrant avec sa canne, il s'écrie :

— Là, au bout de ma canne, il y a un faumeux gredin !

L'autre se lève de son banc et réplique :

— De quel bout, Monsieur le président ?

On servîço refusa. — On menâvè gangueli on voleu. Lo menistre que l'accompagnîva tâtsivè dè lo consolâ pè dai bounès paroles et l'ai desai :

— M'n'ami, n'appriandà pas tant; on momeint dè vergogne est vito passâ; cllia corda ne fâ rein mau, qu'on dit, et vo z'etè bin benirâo dè pouai espérâ d'allâ soupâ lè damon, dein lo paradis !

— Ah, monsu, repond lo voleu, vo mè farâi bin pliaisi de l'ai allâ à ma pliaice, ka po lo momeint, n'è rein d'appétit.

Société de Zofingue. — Les deux soirées annuelles de la Société de Zofingue auront lieu lundi et mardi prochains, au Théâtre. A l'heure où parâtront ces lignes, il ne restera sans doute pas un billet. Les étudiants sont enfants gâtés, à Lausanne.

Choses à deviner.

Le mot du logogrife de samedi est *couperose* (coupe-rose). — Ont deviné : M. Plojoux, Lse Orange, Lse Michel, Genève; Alice Oith, Gaud, Lausanne; B. Menetrey, Chavannes; Michon, Echandens; L. Schmidt, Semales; Pellet, Biennie; Blumer, Berolle; Renevey, Rue; Jaquiéry, Démoret; Inversin, Bussy; Delessert, Vuflens-le-Château; Bieler, Lutry; Charmey, Avenches; Bastian, Grenet; P. Progin, Bulle; E. Collet, Genève; Vallotton-Mathey, Vallerbos; Lse Steiner, Laesanne. — Le tirage au sort a donné la prime à M^{me} Lydie Schmidt, verrerie de Semales.

Les réponses ne sont reçues que jusqu'au jeudi, à midi. Celles qui ne sont signées que d'un pseudonyme ne sont pas admises.

Charade.

Je suis femme, et mon tout est assez singulier : Chez beaucoup de marchands on trouve mon dernier; Mon premier est toujours précurseur de l'automne, Et plus je suis méchante et plus je paraïs bonne.

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.
3, RUE PÉPINET, 3

Fournitures de bureaux.

Papier à lettre et enveloppes avec en-tête. — Factions. — Circulaires.

Cartes d'adresse et de visite.

Faire-part.

MENUS ET CARTES DE TABLE

OCCASION 
Les grands stocks de marchandise
pour la Saison d'automne et hiver, telle que:
Etoffes pour Dames, fillettes et enfants, dep. Fr. 1 — p. m.
Milaines, Bouxkines, Cheviots p^r hommes » 2 50 »
Coutil imprimé, flanelle laine et coton » 45 »
Cotonnière, toiles écrues et blanchies » 20 »
jusqu'aux qualités les plus fines sont vendues à des prix excessivement bas marché par les Magasins populaires de Max Wirth, Zurich.  Echantillons franco. 
Adresse: Max Wirth, Zurich.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.